

## ENSEIGNER LE GENOCIDE AU LYCEE PROFESSIONNEL

### Document n°1, La Guerre des races selon Goering

Dans un discours prononcé le 5 octobre 1942 à Berlin, Goering reprend le schéma de la guerre des races annoncée dès 1939 par Hitler : cette guerre est un conflit particulier dans la mesure où le peuple allemand doit l'emporter, faute de quoi c'est lui qui disparaîtra. Par un tout de passe sans cesse répété, le peuple allemand est présenté comme victime. Il doit donc anéantir sous peine de risquer le même sort. Ce discours a été retransmis à la radio.

*« Je souhaiterais encore dire quelque chose au peuple allemand, une chose que vous devriez graver dans votre cœur. Quel serait le sort du peuple allemand si nous ne l'emportions pas dans ce combat ? (...) Vous avez bien sûr lu ce qu'il adviendra de nos enfants, ce que l'on ferait de nos hommes. Nos femmes deviendraient la proie des Juifs jouisseurs et pleins de haine. Peuple allemand, tu dois savoir : que la guerre soit perdue, et tu seras anéanti. Le Juif se dissimule derrière cette idée d'anéantissement avec sa haine invincible, et si le peuple allemand perd la guerre, tu tomberas sous la coupe de Juda. Et vous devez savoir ce qu'est Juda. Qui ne connaît pas la vengeance de Juda l'apprend à ses dépens. Cette guerre n'est pas la deuxième guerre mondiale, cette guerre est la grande guerre raciale. Que le Germain aryen prévale ou que le Juif domine le monde, c'est de cela qu'il s'agit au bout du compte, et c'est pour cela que nous nous battons. Nous connaissons les Juifs. (...) Le Juif peut prendre des visages différents, mais sa hure transparait. Le Juif est derrière tout, et c'est lui qui nous a promis un combat à mort contre la corruption. A ce sujet, que nul se trompe et n'aille croire qu'il pourra par la suite venir dire : j'ai toujours été un bon démocrate sous ces vulgaires nazis. Le Juif vous répondra comme il se doit, et peu importe que vous lui disiez que vous avez été le plus grand admirateur ou le plus grand ennemi des Juifs. Il s'occupera de l'un comme de l'autre. Car son désir de vengeance s'exprime à l'encontre du peuple allemand. Il veut anéantir ce qui est racialement pur, ce qui est germanique, ce qui est allemand. (...) Que personne ne se leurre à ce propos : nous gagnerons cette guerre, parce que nous devons la gagner. »*

### Document n°2, La condition faite aux Juifs en Allemagne

*« Le garrot se resserre de plus en plus, ils inventent constamment de nouvelles mesures pour nous briser lentement. Qu'est-ce qu'il a pu y en avoir ces dernières années, des grandes et des petites ! Et le petit coup d'épingle fait parfois beaucoup plus mal que le grand coup de massue. J'énumère ces ordonnances :*

- 1 – Obligation de rester chez soi après huit ou neuf heures du soir.
- 2 – Chassés de notre propre maison (obligation de s'installer dans un immeuble où sont regroupés les juifs de la ville).
- 3 – Interdiction d'écouter la radio, interdiction d'utiliser le téléphone.
- 4 – Interdiction d'aller au théâtre, au cinéma, au concert, au musée.
- 5 – Interdiction de s'abonner aux journaux ou d'en acheter.
- 6 – Interdiction d'utiliser tout moyen de transport.
- 7 – Interdiction d'acheter des « denrées rares ».
- 8 – Interdiction d'acheter des fleurs.
- 9 – Interdiction d'aller chez le coiffeur.
- 10 – Interdiction de posséder une machine à écrire.
- 11 – Interdiction des fourrures et couvertures en laine.
- 12 – Un vélo.
- 13 – des chaises longues.
- 14 – des chiens, des chats, des oiseaux.

15 – Interdiction de quitter la banlieue de Dresde, de pénétrer dans la gare, de passer sur la rive des ministères et dans les jardins publics.

16 – 19 septembre 1941 : étoile juive obligatoire sur les vêtements.

17 – Interdiction de posséder des réserves alimentaires.

18 – Interdiction de fréquenter les bibliothèques et les restaurants.

19 – Pas de cartes d'habillement.

20 – Pas de cartes de poisson.

21 – Pas de ration spéciale telle que café, chocolat, fruits, lait concentré.

22 – Obligation de payer des impôts spéciaux.

23 – Diminution de la retraite de 2/3

24 – Restriction des achats à une heure (de 15h à 16h, le samedi de 12h à 13h).

Voilà, je crois que c'est tout. Mais, pris tous ensemble, ces (...) points ne sont rien face au danger permanent de perquisition, de sévices, de prison, de camp de concentration et de mort violente ».

V. Klemperer, Journal 1942-1945, Tome II, *Je veux témoigner jusqu'au bout*, Editions du Seuil, Paris, 2000.

Cité par Peter Longerich. « *Nous ne savions pas.* » *Les Allemands et la Solution finale. 1933 – 1945.* Paris, Editions Héloïse d'Ormesson, 2008, pp. 264 – 265.

### **Document n°3, Témoignage : l'anéantissement des juifs de Drohobycz en Galicie**

« La lettre dont nous publions l'essentiel ci-dessous nous est communiquée par Mme Maria Craipeau. Elle fut écrite par son père à Prague, en avril 1948, pour informer des épreuves subies sa famille vivant au Brésil. Elle raconte l'anéantissement des juifs de Drohobycz, une petite ville de Galicie occidentale dont le nom est connu de tous ceux qui aiment la prose de Bruno Schultz. Le signataire de ce terrible témoignage, directeur d'une raffinerie, était, raconte sa fille, « un homme bon et charmant. Agnostique et libéral actif dans les oeuvres sociales, respecté de tous. Caché dans une famille polono-allemande il vécut seize mois, torturé par la faim et le froid, dans la paille. Brisé, il est mort en 1957 à New York. »

"Vous me demandez de vous raconter ce que nous avons vécu. Si je voulais le faire, il me faudrait plusieurs volumes. Et croyez moi, aucun de ceux qui les liraient et n'auraient pas vécu ces atrocités ne pourrait croire que cela est vraiment arrivé, que l'homme peut faire cela à l'homme, l'humilier et le fouler aux pieds ainsi. Personne ne pourra croire de quelle façon ont péri les nôtres. Chaque juif qui a survécu a le triste devoir de décrire ces événements, lorsqu'on le lui demande. Moi aussi, je veux vous décrire quelques fragments des horreurs que nous avons vécues, dans l'esprit de notre tradition « wehigadta lewincha » (1). Que tous ceux qui ont passé la guerre dans la paix et la prospérité sachent comment sont morts leurs proches. Celui qui veut me comprendre doit se rendre avec moi dans les rues et les ruelles de Drohobycz, où il y avait avant la guerre 38000 habitants, dont 19500 juifs. Nous avons dans notre ville environ vingt associations de bienfaisance juives, en particulier la Maison des orphelins, une des plus belles de Pologne, un refuge de jour pour les enfants, un hospice de vieillards et un hôpital. La population juive se composait de commerçants, de médecins, d'avocats, d'employés, d'ingénieurs, d'ouvriers, d'artisans et aussi de miséreux sans emploi. Les juifs étaient représentés dans l'administration communale et s'efforçaient de vivre en harmonie avec la population polonaise et ukrainienne. Rien ne laissait présager le degré de haine qu'elle allait nous manifester."

### **La liquidation des « inaptes au travail »**

"Le 1er septembre 1939, c'est la guerre. Onze jours plus tard, les bandits allemands arrivent à Drohobycz, où ils resteront jusqu'au 24. Pendant ces quelques jours ils foulent aux pieds notre dignité, en forçant notre intelligentsia aux travaux les plus vils : nettoyer les rues, les toilettes, etc. Dans notre naïveté, nous nous imaginions que c'était là le plus grand malheur qui pouvait nous arriver. Nous ne savions pas alors ce qui nous attendait. Conformément à l'accord germano-soviétique, les Allemands se retirent jusqu'à San, et Drohobycz est occupé par les Russes, qui y restèrent jusqu'au 1er juillet 1941. Immédiatement après l'arrivée des Allemands à Drohobycz, le 1er juillet 1941, des Ukrainiens (2) organisent un pogrom, assassinant des juifs et

pillant leurs biens. Ce jour-là, parmi nous, quarante-sept hommes et femmes sont tués, et deux cent cinquante grièvement blessés, dont la plupart meurent dans des souffrances effroyables, privés de secours médical. Le deuxième jour du pogrom, les Allemands publient un appel à la «population aryenne» lui interdisant de tuer, et ils organisent un Conseil juif (Judenrat) avec à sa tête le docteur Rosenblatt et le docteur Rurhberg. Je n'ai pas accepté l'offre qui m'a été faite d'y participer. Le Judenrat fut l'épisode le plus triste de l'histoire des juifs. Les premiers jours, les premières semaines passèrent presque tranquillement. Par-ci, par-là, un juif était tué ou molesté sans aucun motif dans la rue, mais il n'y avait pas encore d'exécutions collectives. Vers la fin de juillet, les Allemands annoncèrent la création des offices de travail (Arbeitsamt), dont le rôle était de s'emparer de tous les juifs de seize à soixante-cinq ans et de les contraindre au travail. Chaque juif et chaque juive de plus de six ans devait porter sous peine de mort un bandeau sur le bras gauche avec l'étoile de David cousue. Il leur était interdit de marcher sur les trottoirs, ils devaient s'incliner très bas devant chaque militaire, n'avaient pas droit aux trains, autos ou fiacres, ni le droit de tenir commerce, d'être soignés dans des « hôpitaux aryens », etc. Ils ne pouvaient habiter que dans quelques rues qui leur étaient réservées... Les Allemands s'emparèrent de tous les juifs et les firent travailler dans les usines, dans la construction des ponts, dans les forêts, à casser des cailloux, nettoyer la ville, etc. Chacun recevait en salaire le quart d'un pain noir, que payaient d'ailleurs les juifs eux-mêmes. Un jour le Judenrat n'a pas mis à la disposition de l'office le nombre prescrit de travailleurs juifs. Il fut décidé alors d'exécuter dix juifs, dont un avocat, Me Bardech. Ce fut le premier tribut de sang payé par la population juive de Drohobycz, à titre collectif, vers le milieu de 1941. Dans les premiers jours de novembre 1941, le Judenrat fut invité à transmettre à tous les juifs entre seize et cinquante ans qui ne «se sentaient pas aptes au travail » l'ordre de se soumettre à une visite médicale à l'hospice de vieillards. Il s'en présenta quatre cent vingt Les hommes de la Gestapo et de la milice ukrainienne les entourèrent. Des camions arrivèrent une heure après et leurs bourreaux les emmenèrent dans la forêt de Bronica où, après les avoir frappés jusqu'au sang, ils les fusillèrent. Les camions revinrent en ville, pleins de vêtements et de chaussures, témoignant ainsi de l'abomination qui venait d'avoir lieu. A cette époque la Judenrat reçut l'autorisation d'ouvrir dans le quartier juif un konsum dont le rôle était de distribuer aux habitants leurs légumes à prix d'or. Dans le ghetto, ce fut la faim et la misère. Dépourvus de moyens, les juifs mouraient au rythme de vingt à trente par jour. (...) Fin décembre 1941, les Allemands ordonnèrent au Judenrat de leur soumettre, dans les 24 heures, une liste de mille juifs inscrits au Secours communal. La moitié de la population juive dépendait alors de cette institution. Le Judenrat donna une liste de mille personnes qui reçurent l'ordre de se présenter à l'hospice de vieillards à une certaine heure avec 25 kg de bagages. A leur arrivée, on leur enleva immédiatement tous leurs biens - fruit du labeur d'une vie, - on les entassa à coups de pied et de poing dans des wagons et on les emmena. Ce furent là les premiers martyrs du camp de la mort de Belsen. Par la suite nombreux furent nos frères et nos soeurs qui en prirent le chemin. Le nombre d'habitants juifs diminuait sans cesse, les Allemands gagnaient du terrain pour installer des aryens dans les rues d'où les juifs disparaissaient. (...)"

### **Le massacre des orphelins**

"Arriva l'hiver, l'hiver le plus rigoureux de mémoire d'homme, et la mort fit encore plus de ravages. Nombreux furent ceux qui ne purent supporter la misère, la faim et le froid. La population juive diminuait, et, dans la même proportion, augmentait le nombre de petits orphelins. On en dénombrait dans le district de Drohobycz, y compris Boryslaw, quelque soixante-dix avant la guerre. En y ait eut jusqu'à six cents qui, mendiant et pleurant, traînaient dans les maisons du quartier juif, implorant un peu de nourriture chaude, un bout de pain. Les enfants juifs trouvés en dehors du quartier réservé étaient tués sur place. Nous faisons ce que nous pouvions pour sauver au moins les enfants. Le docteur T., le docteur H. et moi-même organisâmes un comité d'entraide et nous adressâmes au Kreishauptmann (chef de cercle) en l'implorant de nous autoriser à transformer notre vieille synagogue en refuge pour les orphelins (notre maison des orphelins avait été occupée par les Allemands). Dans cette affaire, comme dans tout ce qui nous concernait, les bandits allemands agirent d'une manière perfide. Le Kreishauptmann promit qu'il « réfléchirait » . Pour ne pas perdre de temps et sauver ce qui pouvait encore être sauvé, nous logeâmes soixante-cinq enfants dans la vieille synagogue. Nous avons choisi les plus affamés et les plus misérables. Pendant le déjeuner entrèrent les hommes de la Gestapo et des Ukrainiens et ils abattirent tous les enfants et les deux soignantes qui se trouvaient à table. Ce jour-là, des charrettes transportèrent au cimetière juif soixante-sept cadavres. C'est ainsi que se termina notre action pour porter secours aux enfants juifs. Le 19 octobre 1942, la population juive de Drohobycz subit des pertes énormes. Ce jour-là on tira des maisons hommes, femmes. et enfants et on les transporta dans la synagogue de la rue Garbarska, ceux qui n'y trouvèrent pas place étant entassés au tribunal. On ramassa dans ces « centres de

rassemblement » environ quatre mille personnes. Par manque de wagons, on garda là ces malheureux pendant trois semaines, au milieu de leurs déjections, frappés et maltraités. Une fois par jour, le Judenrat avait le droit de leur jeter un morceau de pain. Ceux qui en avaient encore la force pouvaient l'attraper. Beaucoup d'entre eux y devinrent fous et beaucoup, très envieux, moururent. Leurs cris et leurs pleurs étaient indescriptibles. Ces misérables affamés furent parqués dans des wagons et transportés à Belsen. Ils savaient qu'ils allaient à la mort et le faisaient avec soulagement."

### **Livrer sa propre mère**

"Il semblait qu'après "ces" meurtres on nous laisserait respirer un moment. Ceux qui l'imaginaient se trompaient. Après ce dernier transport, les Allemands décidèrent que le Judenrat (qui dirigeait aussi une police juive) devait livrer quotidiennement cent femmes et vieillards. Cette opération dura trois semaines et compte parmi les épreuves les plus pénibles de l'histoire de notre communauté. La police juive jouait son rôle scrupuleusement, et dans certains cas nos policiers livrèrent leur propre mère. C'est ainsi que périrent mille deux cents personnes. Il restait en ville environ deux mille juifs, et plus personne n'avait d'illusions sur le sort qui les attendait. Seuls subsistaient ceux qui travaillaient dans les établissements militaires, et dont les familles avaient été anéanties. Pour eux, on créa des camps près de leur lieu de travail. Ceux qui pouvaient se sauvaient dans la forêt, quelques-uns parmi nous trouvèrent refuge auprès de familles chrétiennes et beaucoup d'autres quittèrent la ville pour aller dans des agglomérations importantes, munis de faux papiers d'identité aryens. Le quartier juif cessa d'exister et fut nivelé. Rien n'échappa à la destruction, pas même les dépouilles mortelles des nôtres. Les cimetières juifs furent rasés et les pierres tombales utilisées pour réparer la route. La liquidation de la population juive de Drohobycz progressait maintenant très rapidement. On ne garda que les quelques professionnels indispensables, les autres furent envoyés dans des camps d'extermination et très peu en revinrent. Le 7 septembre 1944, l'armée rouge occupa notre ville. Des forêts, de diverses cachettes, sortirent cinq cents débris humains, la plupart seuls, sans femmes ni enfants. On ne se reconnaissait pas les uns les autres. C'est ainsi que périt la communauté juive de Drohobycz.

### **SAMUEL ROTHENBERG" Notes**

- (1) La Bible, Exode 13 : « Tu diras alors à ton fils : c'est en souvenir de ce que l'Eternel a fait en ma faveur, lorsque je suis sorti d'Egypte... »
- (2) Il s'agit du service d'ordre ukrainien organisé par les Allemands et composé de jeunes voyous et de criminels de toute sorte, portant un bandeau jaune et bleu et armés de carabines; ils faisaient régner « l'ordre ».

Ce texte a été publié à Londres en polonais par le professeur Edmond Silberner, sous le titre «Lettre sur l'anéantissement des juifs de Drohobycz», (Poets and Painters Press, 1985). publié dans *Le Monde* du dimanche 5-Lundi 6 mai 1985

### **Document n°4, Treblinka**

Description du centre de mise à mort par un survivant

« Treblinka a été conçu de manière professionnelle. Au premier coup d'œil l'on pourrait croire qu'il s'agit d'une gare ordinaire. Le quai est suffisamment long pour accueillir un train normal, pouvant compter jusqu'à quarante wagons. A quelques mètres du quai, deux baraques se font face. Dans celle de droite, on emmagasine la nourriture que les gens ont apportée dans leurs bagages. Dans celle de gauche, les femmes se déshabillent. (...)

A droite du quai, le vaste espace réservé à l'empilement des vêtements : chaussures, habits, draps, couvertures, etc. Des détenus trient les vêtements et les stockent dans un lieu à part en attendant qu'ils soient expédiés en Allemagne.

L'accès aux chambres à gaz commence face au quai où se trouvent les dortoirs. On l'appelle le « *Schlauch*<sup>1</sup> ». Planté d'arbustes, il ressemble à l'allée d'un jardin public. Les gens qui l'empruntent doivent courir, nus. Personne n'en revient. Ils sont violemment matraqués et piqués à coups de baïonnette, si bien qu'une fois qu'ils sont passés, cette allée de sable blanc est couverte de sang. (...) Au bout du *Schlauch*, on entre dans un bâtiment blanc marqué d'une grosse étoile de David. (...) La chambre à gaz mesure sept mètres sur sept. Au milieu de la pièce il y a des pommeaux de douche, par lesquels le gaz arrive. (...) Le bâtiment compte dix

chambres à gaz comme celle-ci. (...) A la porte, des SS poussent les gens vers l'intérieur. (...) »

Chil Rajchman, *Je suis le dernier Juif, Treblinka (1942-1943)*, Editions des Arènes, Paris, 2009.

(1) Allée camouflée par la végétation et à angle droit, débouchant sur les chambres à gaz.

### **Document n°5, Chronologie du génocide et quelques chiffres**

« À peine la Conférence de Wannsee [20 janvier 1942] terminée, le processus va aller très vite. La preuve, presque absurde, si l'on se souvient qu'en janvier 1942, plus de 80 % du total des victimes juives de la Shoah sont encore vivantes, alors qu'à l'automne de la même année, la moitié des victimes de la Shoah sont déjà annihilées, en décembre, la proportion initiale s'est pratiquement inversée. On soulignera donc l'extrême rapidité d'un massacre paroxystique, dès son déclenchement. Un exemple frappant, celui de Belzec. Ce centre de mise à mort fonctionne de mars à novembre 1942. Le recoupement des archives permet d'avancer le chiffre (estimation la plus basse) de 500'000 morts en neuf mois d'activité, et seulement deux (!) survivants connus après la guerre ! A Treblinka, que l'on confond souvent avec un camp de concentration, alors que sa nature est entièrement vouée à l'extermination, à la mise à mort de masse – un abattoir en somme – c'est au minimum 750'000 victimes de plus, entre juillet 42 et août 43, et très probablement 800'000. Chelmno, 6 rescapés, pour un fonctionnement étalé entre 42 et 43 [minimum 150000 morts]. Sobibor, aucun survivant [200000 morts].

Auschwitz est quant à lui, une structure double, voire triple. Un camp de concentration et un centre de mise à mort [total d'environ 1100'000 morts]. En ce lieu, 80 % des victimes juives sont immédiatement gazées et ne connaissent pas du tout la réalité du camp. Dès 1943, Auschwitz devient le seul lieu de mise à mort en activité car les autres centres sont démantelés. L'épicentre de la Shoah tourne dès lors autour des massacres qui y sont perpétrés, notamment au sein de la population des juifs de Hongrie [1], déportée ou emmenée de force dans ce qu'on a ensuite nommé les « marches de la mort », entre fin 1944 et janvier 1945, soit environ 470'000 juifs. Seuls les internés du camp de concentration ont pu en réchapper, et ensuite témoigner, ce qui contribua à déformer la réalité de ce centre, car on se base beaucoup sur cette littérature pour comprendre le fonctionnement des centres de mise à mort, sur des témoignages de déportés qui justement n'ont pas connu cette réalité, et pour cause, il n'aurait pas pu en parler ! Mais ces sources ne représentent que 20 % des convois qui atteignent la rampe d'Auschwitz, les autres, tous les autres sont tués dans les heures qui suivent et ne rentrent jamais à l'intérieur des structures du camp. C'est donc là un prisme déformant dont il faut avoir conscience lorsqu'on aborde l'histoire d'Auschwitz, le plus connu des camps dans la conscience collective, mais le moins représentatifs des centres de la mort que nous avons passé en revue. En étant très objectif et ceci n'enlève rien à la brutalité et l'extrême violence dont ils ont fait l'expérience, Auschwitz est une exception en rapport à une norme, que Belzec ou Chelmo symbolisent pour le pire. »

Extraits tirés de *Les étapes de la « solution finale »*

Conférence donnée par Alban Perrin, coordinateur de la formation au *Mémorial de la Shoah*, chargé de cours à Sciences PO Bordeaux – 21 janvier 2013 prise de notes par Christophe Rime

[1] Cf. Imre Kertész, *Etre sans destin*, 10/18, Paris, 1998.

### **Document n°6, Rudolf HOESS**

Rudolf Höss (1900-1947) a occupé la fonction de commandant du camp de concentration puis d'extermination d'Auschwitz du 1er mai 1940 à la fin octobre 1943. Condamné à mort par un tribunal spécial polonais le 2 avril 1947, la sentence a été exécutée par pendaison au camp d'Auschwitz le 7 avril 1947. Durant sa détention, R. Höss rédige ses mémoires, un « compte rendu sincère » dans lequel l'auteur se livre à coeur ouvert.

Au vu de la "qualité" de l'auteur, le lecteur d'aujourd'hui fera oeuvre de grande prudence à la lecture de ces documents.

Les passages suivants sont extraits de R. Hoess, *Le commandant d'Auschwitz parle*, Paris, La Découverte, 2005.

*Cracovie, novembre 1946*

Une description assez précise de la mise en oeuvre de la « solution finale » :

« Dès les premières incinérations en plein air, on s'aperçut qu'à la longue la méthode ne serait pas utilisable. Lorsque le temps était mauvais ou le vent trop fort, l'odeur se répandait à des kilomètres et à la ronde et toute la population environnante commençait à parler de l'incinération des Juifs, en dépit de la propagande contraire du parti et des organes administratifs. Tous les SS qui participaient à l'action d'extermination avaient reçu l'ordre le plus sévère de se taire. Mais, par la suite, lors de certaines instructions judiciaires, entreprises par les autorités SS, on s'aperçut que les participants ne tenaient pas compte de cette consigne de silence. Même les peines les plus sévères ne pouvaient empêcher les bavardages. Par la suite, la défense antiaérienne émit une protestation contre les feux nocturnes visibles à longue distance des aviateurs. Mais nous nous trouvions dans l'obligation de poursuivre les incinérations pendant la nuit pour empêcher un embouteillage des convois. Il fallait à tout prix maintenir l'horaire des diverses "actions" établi de la façon la plus précise au cours d'une conférence décidée par le ministre des Communications : sinon on aurait pu craindre des embouteillages et des désordres sur les voies ferrées intéressées et, pour des motifs d'ordre militaire, il fallait l'éviter. C'est pour ces raisons qu'on procéda par tous les moyens à une planification accentuée et qu'on fit enfin construire les deux grands crématoires, au cours de 1943, deux nouvelles installations de moindre importance. Par la suite, on avait projeté une nouvelle installation qui dépassait de beaucoup celles qu'on construisait déjà ; mais, on renonça à ce projet lorsque Himmler donna, en automne 1944, l'ordre d'arrêter immédiatement l'extermination des Juifs.

Les deux grands crématoires I et B furent construits au cours de l'hiver 1942-1943 et mis en exploitation au printemps 1943. Ils disposaient chacun de cinq fours à trois foyers et pouvaient incinérer en vingt-quatre heures environ deux mille cadavres. Des considérations d'ordre technique - crainte d'incendie - rendaient impossible une augmentation de cette capacité. Des essais entrepris dans ce sens n'aboutirent qu'à de gros dommages et même, à plusieurs reprises, à l'arrêt total de l'exploitation. Les deux crématoires I et II disposaient, au sous-sol, de chambres pour se dévêtir et de chambres à gaz qu'on pouvait aérer. Les cadavres étaient transportés par un ascenseur vers le crématoire du rez-de-chaussée.

Dans chacune des chambres à gaz, il y avait de la place pour 3 000 hommes, mais ces chiffres ne furent jamais atteints, car les convois étaient inférieurs en nombre.

Les deux crématoires III et IV, de dimensions moins importantes, devaient être capables, d'après les calculs de la maison constructrice Topf d'Erfurt, d'incinérer chacune 1500 corps en vingt-quatre heures. À la suite du manque de matériaux occasionné par la guerre, l'administration s'était vue obligée d'économiser ces matériaux en construisant les crématoires III et IV.

C'est pourquoi les chambres de déshabillage et les chambres à gaz se trouvaient au-dessus du sol et les fours étaient construits d'une façon plus légère. Mais on s'aperçut bientôt que pour cette raison, les fours - il y en avait deux dans chacune des quatre pièces - ne correspondaient pas aux exigences. Au bout de très peu de temps, on renonça au crématoire III et l'on ne s'en servit plus par la suite. Quant au crématoire IV, il a fallu arrêter son utilisation à plusieurs reprises parce que au bout d'un bref laps de temps - quatre à six semaines d'incinération les fours ou les cheminées avaient brûlé. On incinérât généralement les gazés dans les fosses installées derrière le crématoire.

L'installation provisoire I fut détruite après le début de la construction du secteur III du camp Birkenau.

L'installation B - par la suite désignée comme installation en plein air ou comme Bunker V - a fonctionné jusqu'à la fin ; on s'en servait comme four de remplacement lorsque des pannes se produisaient dans les crématoires I à IV. La capacité d'incinération du Bunker V était pratiquement illimitée à l'époque où l'on pouvait encore brûler les cadavres de jour et de nuit. Mais à cause de l'activité de l'aviation ennemie, les incinérations nocturnes furent interdites à partir de 1944.

Le chiffre maximum de gazés et d'incinérés en vingt-quatre heures s'est élevé un peu au-delà de 9 000 dans toutes les installations, excepté le Bunker III, en été 1944. C'était le moment de "l'action" hongroise ; à la suite de retards dans les communications ferroviaires, il nous arrivait cinq trains au lieu des trois attendus en vingt-quatre heures et les convois étaient tous plus nombreux que d'habitude.

Les crématoires avaient été installés au bout des deux grands axes du camp Birkenau. On voulait de cette façon éviter un élargissement encore plus grand du camp, ce qui aurait compliqué les mesures de sécurité. D'autre part, on voulait que les crématoires ne soient pas trop éloignés du camp parce que, l'action

d'extermination une fois achevée, on pouvait se servir des chambres de déshabillage et des chambres à gaz pour les douches.

Afin que les regards des passants ne puissent pas plonger sur les installations, on voulait entourer les édifices d'un mur ou de haies. Mais on n'en fit rien à cause du manque de matériaux.

Provisoirement, tous les lieux d'extermination étaient protégés uniquement par des palissades.

On avait également projeté de construire une gare sur les trois voies ferrées entre les secteurs I et II du camp Birkenau et de prolonger les lignes jusqu'aux crématoires III et IV pour protéger le déchargement des convois contre les regards des curieux. Mais ce projet fut également abandonné à cause du manque de matériaux.

Comme le Reichsführer cherchait de plus en plus à accroître le nombre des détenus dans l'industrie de l'armement, Pohl se vit obligé d'avoir recours même aux Juifs devenus incapables de travailler. Ordre fut donné de soigner et de bien nourrir tous les Juifs capables de travailler qui pourraient guérir en six semaines et être employés de nouveau. Jusqu'alors tous les Juifs devenus incapables de travailler étaient inclus, pour être gazés, au convoi le plus proche ; s'ils étaient malades à l'infirmerie, on les tuait par injections. L'ordre donné par Himmler produisait l'effet d'une galéjade si l'on tient compte des conditions qui régnaient alors à Auschwitz-Birkenau. Car nous manquions de tout; les médicaments faisaient totalement défaut ; les hommes atteints des plus graves maladies disposaient à peine d'un lit. La nourriture était complètement insuffisante et le ministère du Ravitaillement diminuait constamment les rations. Cracovie, février 1947 »

### **Document n°7, Crime contre l'Humanité**

« On distingue ce qui singularise le crime contre l'humanité des autres crimes : il est commis systématiquement en application d'une idéologie refusant par la contrainte à un groupe d'hommes le droit de vivre sa différence, qu'elle soit originelle ou acquise, atteignant par là même la dignité de chacun de ses membres et ce qui est de l'essence du genre humain. Traitée sans humanité, comme dans tout crime, la victime se voit en plus contestée dans sa nature humaine et rejetée de la communauté des hommes. (...) Une seule disposition lui confère [au crime contre l'humanité] un régime légal particulier : il est imprescriptible, c'est-à-dire que ses auteurs peuvent être poursuivis jusqu'au dernier jour de leur vie. »

Pierre Truche, « La notion de crime contre l'humanité », *in Esprit*, n°181, 1992.

### **Document n°8, Le procès de Nuremberg (20.11.1945-1.10.1946)**

Le procès de Nuremberg fut intenté, devant un tribunal militaire international, à 24 dirigeants et à 8 organisations de l'Allemagne nazie du 20.11.1945 au 1.10.1946. Les accusations portaient sur les crimes de guerre, les crimes contre la paix et contre l'humanité.

Furent condamnés à mort : *Bormann* (par contumace), *Franck*, *Frick*, *Göring*, *Jodl*, *Kaltenbrunner*, *Keitel*, *von Ribbentrop*, *Rosenberg*, *Sauckel*, *Seyss-Inquart*, *Steicher* (exécutés par pendaison le 16.10.1946, sauf *Göring* s'étant suicidé dans sa cellule la veille).

Furent condamnés à des peines de prison : *Dönitz*, *Funk*, *Hess*, *Neurath*, *Reader*, *von Schirach*, *Speer*, *Fritsch*, *von Papen* et *Schacht*.

Furent acquittés : *Ley*, *Krupp* et *Bormann* ne comparurent pas pour diverses raisons. La *Gestapo*, le *NSDAP*, les *SS* et le *SD* (service de sécurité) furent condamnés à titre collectif.

### **Document n°9, Le procès de Nuremberg : l'entrée des accusés décrite par Joseph Kessel**

Chaque jour du procès, les accusés font la même entrée. Joseph Kessel l'a décrite au cours de la deuxième semaine.

« Les militaires claquent les talons. Les civils serrent les mains. Les uns sourient. D'autres ont les traits soucieux. Certains visages ne montrent aucune expression. Ils s'assoient, s'installent, causent entre eux ou avec leurs défenseurs. Mais aucun de ces vingt hommes [*Kaltenbrunner* est absent], dont je scrute les figures avec une avidité passionnée, aucun ne porte sur le front ou dans les yeux la moindre trace, le moindre reflet, la plus petite justification de leur gloire passée, ou du terrifiant pouvoir qui fut le leur. Et pourtant il y a un an, il y a douze mois, *Rundstedt* n'avait pas encore lancé la contre-offensive des Ardennes. Un froncement de sourcils

de Göring faisait alors trembler l'Allemagne, et l'Autriche, et la Bohême, et la Norvège, et les Pays-Bas ! Le voilà accoudé, le dos rond. Son uniforme gris clair qui tire sur le blanc sale flotte autour de lui. Son visage meurtri ressemble à celui d'une vieille femme méchante. Il y a un an, Ribbentrop jouait encore au souverain dans les capitales occupées. Aujourd'hui, il est hagard, les yeux vides, ses cheveux gris en désordre. Son défenseur apprend au tribunal que depuis quatre mois, il ne dort qu'avec des doses massives de bromure. Il y a un an, Keitel dirigeait des millions d'hommes en armes accrochés au territoire de France, d'Italie, de Pologne, de Belgique et de Hollande : sans étoiles, sans décoration. Il claque des talons comme un de ces sous-officiers, âgés, usés, râpés, qui traînaient dans nos villes occupées. Il y a un a, Streicher disposait encore du sang de tous les Juifs à qui les chambres à gaz, les fours crématoires et les camps infernaux avaient laissé un souffle précaire et toujours menacé. Aujourd'hui, Streicher n'est plus qu'un petit vieillard traqué. Et tous les autres, les Rosenberg, Frank, von Neurath, Seyss-Inquart, vice-roi et bourreau de l'Ukraine et de la Pologne, de la Hollande, et Sauckel, le racoleur d'esclaves du travail... Ils sont là aussi, serrés les uns contre les autres, tous aussi insignifiants ou vulgaires ou médiocres. Oui... les voici, les anciens maîtres insolents et impitoyables, les faux demi-dieux. Les voici, tirés de leurs cellules, conduits jusqu'à leur banc pour la deuxième semaine de leur procès. Ils ne sont plus que des accusés déjà pliés à l'inflexible ordonnance des débats, déjà rodés aux servitudes de leur chute. »

Joseph Kessel, *France Soir* du 27 novembre 1945. Chronique reprise dans *Jugements derniers. Le procès Pétain et le procès de Nuremberg*. Paris 1995, pp. 98 – 99. Cité par : Annette Wieviorka. *Le procès de Nuremberg*. Paris, Editions Liana Levi, 2006, pp. 53 – 55.